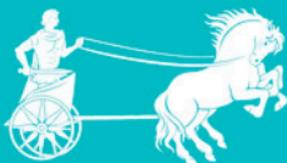


VII

COLLEEN
MCCULLOUGH

LES MAÎTRES DE
ROME



J'AI
LU

Les maîtres de Rome

Volume 7

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les maîtres de Rome, volume 1 (*L'amour et le pouvoir*),
n° 3276.

Les maîtres de Rome, volume 2 (*La couronne d'herbe*),
n° 3583.

Les maîtres de Rome, volume 3 (*Le favori des dieux*),
n° 5620.

Les maîtres de Rome, volume 4 (*La colère de Spartacus*),
n° 5476.

Les maîtres de Rome, volume 5 (*Jules César, la violence et
la passion*), n° 7317.

Les maîtres de Rome, volume 6 (*Le glaive et la soie*),
n° 7960.

COLLEEN
McCULLOUGH

Les maîtres de Rome

La conquête gauloise

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Jean-Paul Mourlon



L'Australienne Colleen McCullough (1937-2015) est l'autrice de plus d'une vingtaine de romans, dont le célèbre *Les oiseaux se cachent pour mourir*, best-seller international.

Brillante scientifique spécialiste des neurosciences et passionnée par l'Antiquité, elle se consacre pleinement à l'écriture et a entamé en 1990 son projet fou des *Maîtres de Rome*, immense fresque historique sur la Rome antique, publié ici en 11 tomes. Entreprenant un travail de documentation digne d'un essai historiographique, elle nous livre une saga exceptionnelle, portée par un talent de conteuse hors pair.

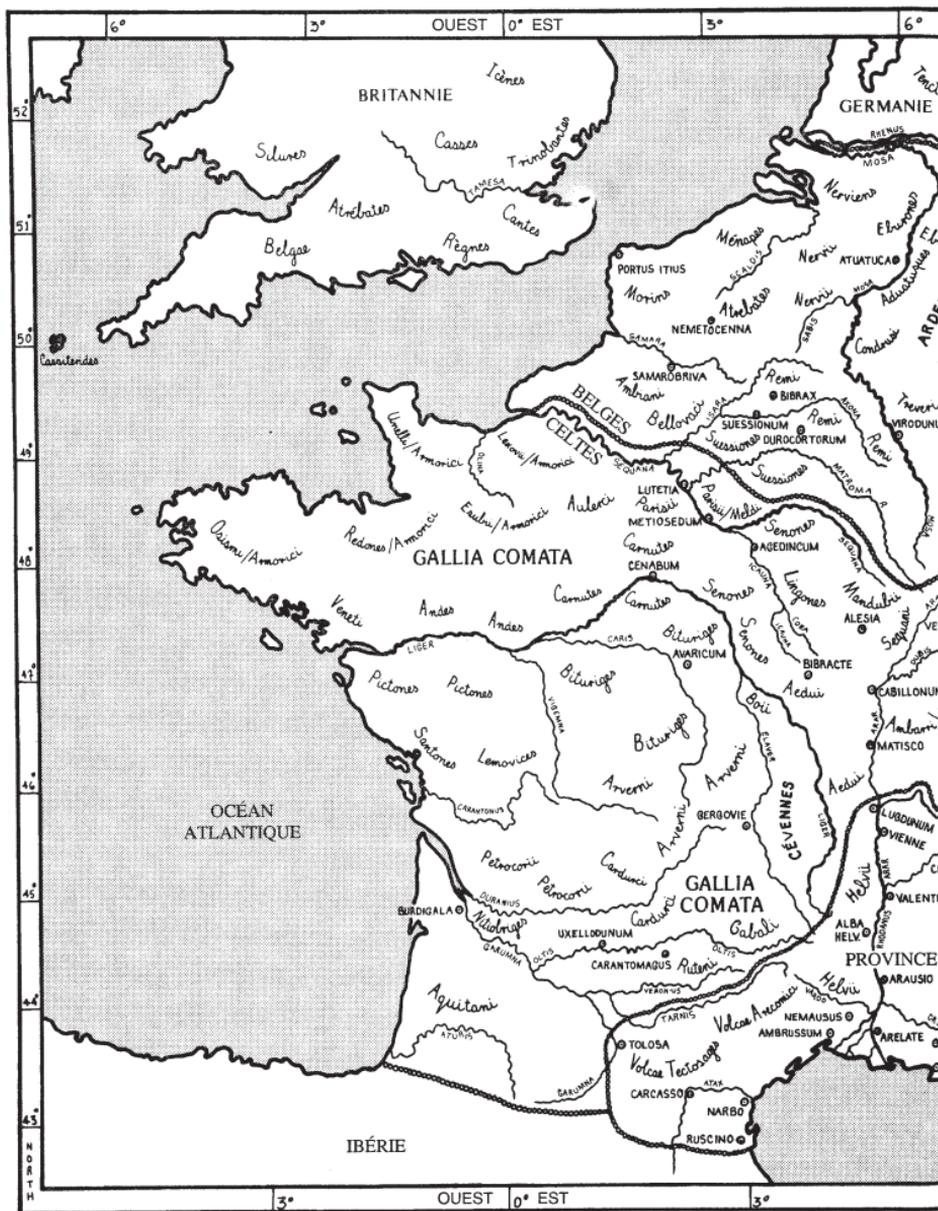
TITRE ORIGINAL
Première partie de
Caesar

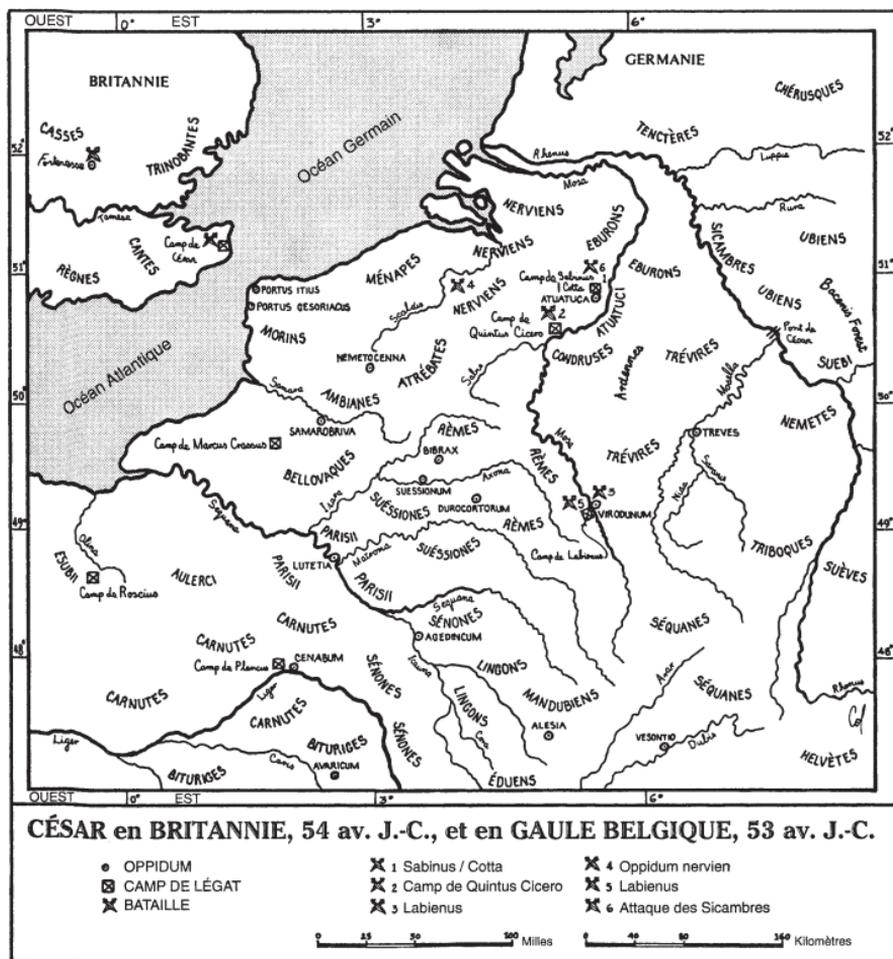
ÉDITEUR D'ORIGINE
William Morrow/Avon

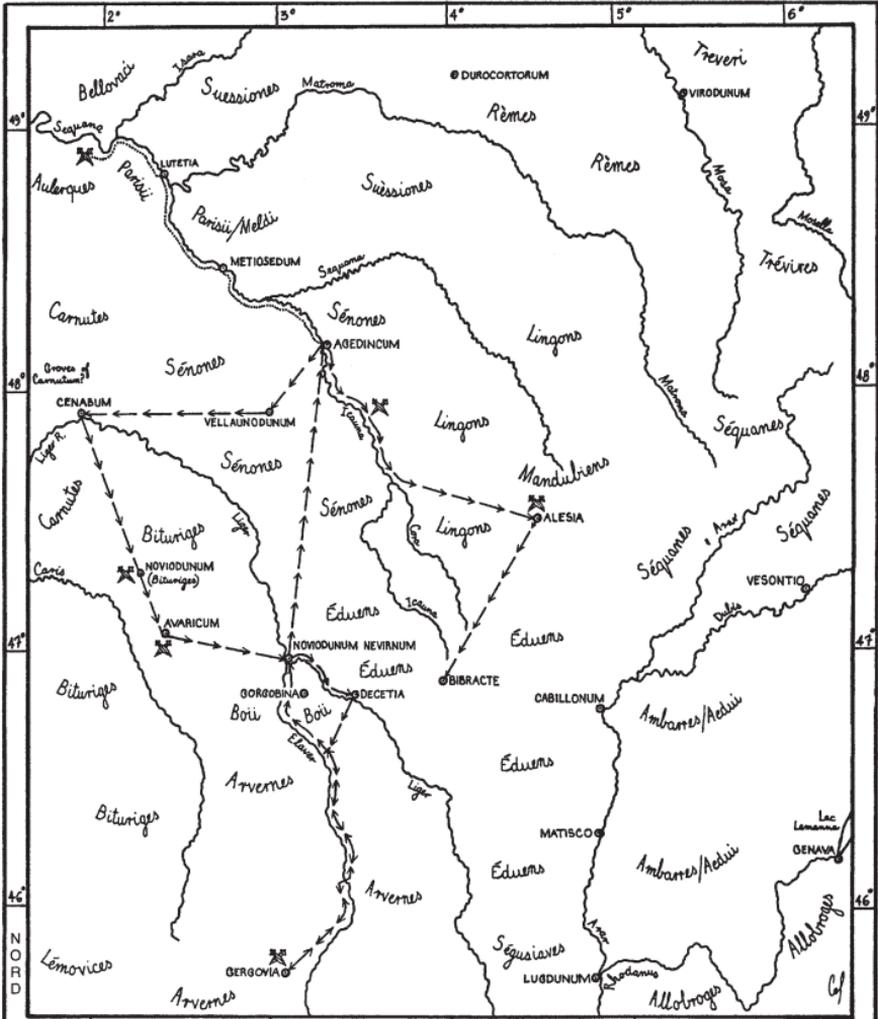
© Colleen McCullough, 1997

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© L'Archipel, 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.







CÉSAR et VERGINGÉTORIX

La campagne de 52 av. J.-C.

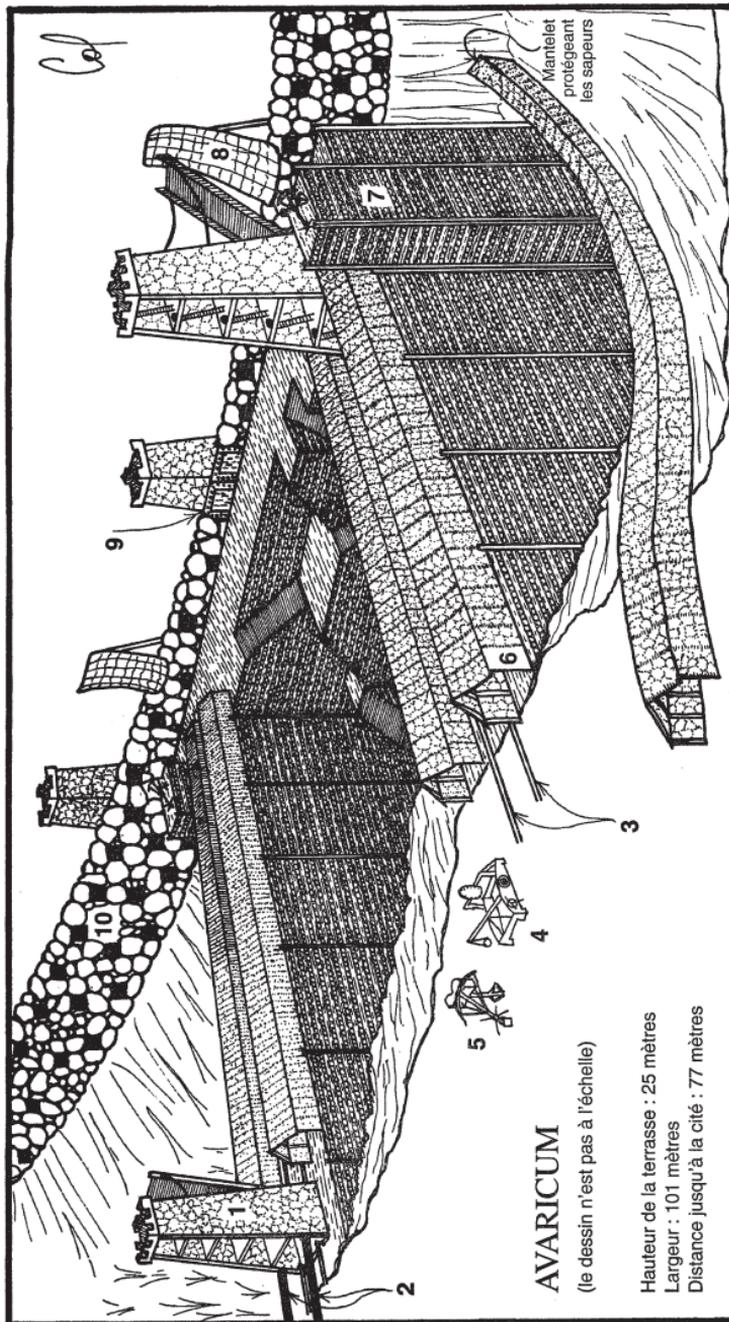
César → →

Labienus - - - - -

✱ Bataille

0 25 50 Miles

0 10 20 Km



AVARICUM

(le dessin n'est pas à l'échelle)

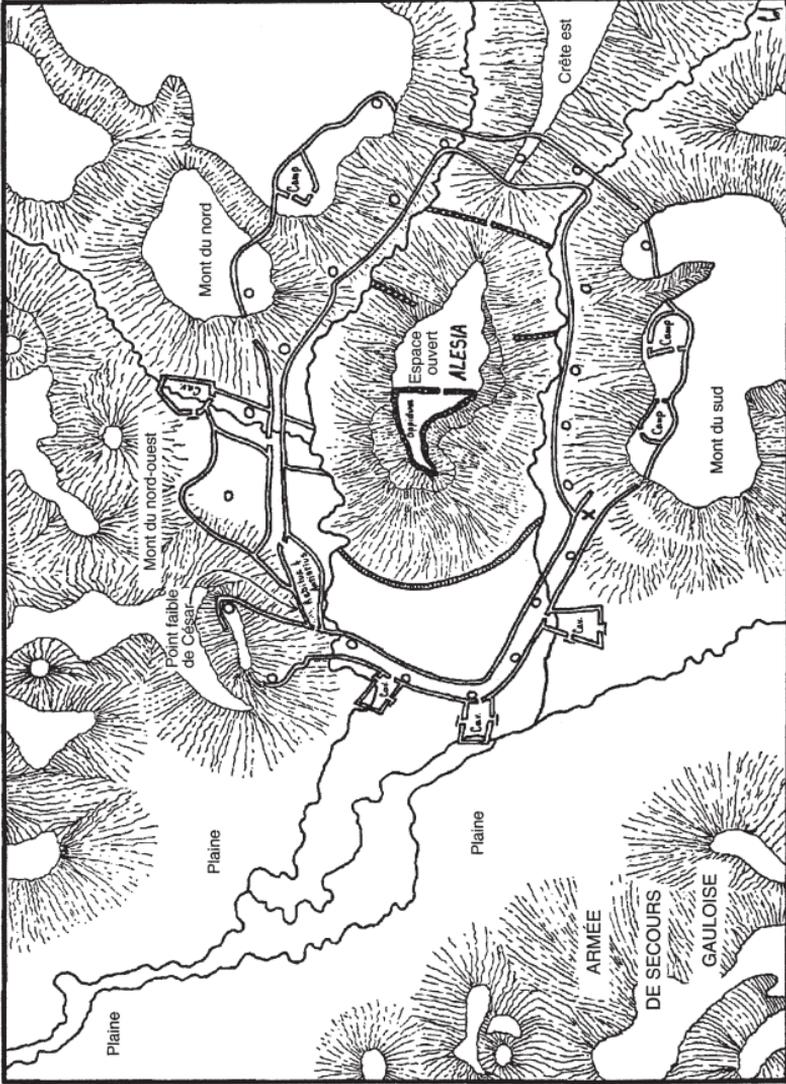
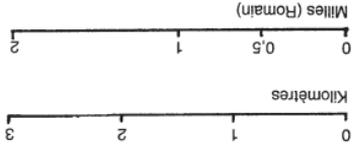
Hauteur de la terrasse : 25 mètres
 Largeur : 101 mètres
 Distance jusqu'à la cité : 77 mètres

- 1 Tour de siège
- 2 Poteaux de poussée
- 3 Rails
- 4 Baliste
- 5 Catapulte

- 6 Mantelet
 - 7 Scorpion en haut d'une plate-forme
 - 8 Bouclier de fer
 - 9 Portes de la cité
 - 10 Mur de la cité
- Note : La palissade sur le mur transversal n'est pas représentée.

ALÉSIA

- Lignes de fortification de César
- Muraille en murus gallicus
- Tranchée intérieure
- Forts / Tours de guet
- × Point d'observation de César



RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS

L'histoire de Rome au 1^{er} siècle avant J.-C. est marquée par la montée en puissance des généraux – Marius, Sylla, Pompée et César –, qui accaparent le pouvoir au détriment du Sénat. Cette période est ponctuée de guerres civiles, de coups d'État et de conspirations qui vont précipiter la fin de la République et aboutir à l'instauration de l'Empire (– 27).

MARIUS

Marius (157-86) est le premier de ces généraux¹. À partir de 107 avant J.-C., année de son premier consulat, il est régulièrement réélu consul en violation des traditions républicaines, mais jouit néanmoins d'une grande popularité. Il réorganise l'armée romaine en recrutant ses membres parmi les *capite censi*, les citoyens les plus pauvres, et en fait une véritable armée de métier ; grâce à elle, Marius assoit son pouvoir, que viennent renforcer les victoires sur le roi africain Jugurtha (– 105), puis sur les tribus germaniques des Teutons (– 102) et des Cimbres (– 101). Ses propres partisans, parmi lesquels Saturninus, le démagogue tribun de la plèbe, profitent de ses problèmes de santé pour briguer le pouvoir. Sylla,

1. Voir *L'amour et le pouvoir*, J'ai lu, 2024.

son ancien questeur, qui est aussi son beau-frère, se charge de réprimer dans le sang le coup de force : Saturninus et ses proches sont massacrés.

GUERRE SOCIALE ET GUERRE CIVILE

Alors que la santé et le prestige du vieux général déclinent toujours plus, Sylla (138-78) se distingue lors de la guerre Sociale (91-89) opposant Rome à ses alliés italiens, qui revendiquent la citoyenneté romaine. Il est élu triomphalement consul en 88 avant J.-C., mais le Sénat, à l'instigation de Marius et de ses amis, le prive du commandement de la guerre contre Mithridate. Sylla franchit alors le *pomerium* (l'enceinte sacrée de Rome) avec ses légions – fait sans précédent dans l'histoire de la République – et marche sur la ville pour écraser ses ennemis¹. Marius s'enfuit en Afrique avec ses partisans qui ont pu échapper aux représailles. Début 87 avant J.-C., profitant de l'absence de Sylla parti guerroyer en Orient, Marius rentre à Rome et réussit un coup d'État : il est élu consul pour la septième et dernière fois et élimine ses ennemis politiques, parmi lesquels les amis de Sylla. Il meurt peu de temps après, plongeant la ville dans l'anarchie et la terreur. En 83 et 82 avant J.-C., la guerre civile entre Romains fait rage lorsque Sylla débarque d'Orient et s'autoproclame dictateur. Le règne de la terreur continue : on assiste à une purge au sein de la faction de Marius et à des proscriptions massives. Sylla renforce son pouvoir, notamment grâce à l'aide de Pompée et de Crassus. En 79 avant J.-C., après avoir entrepris de grandes réformes institutionnelles, le dictateur abdique, se retire de la vie politique et meurt l'année suivante².

1. Voir *La couronne d'herbe*, J'ai lu, 2024.

2. Voir *Le favori des dieux*, J'ai lu, 2024.

LA MONTÉE DE POMPÉE

Dès lors, la voie est libre pour de jeunes ambitieux, parmi lesquels Pompée (106-48), qui s'est fait connaître en s'alliant à Sylla et en menant des campagnes militaires triomphantes, notamment en Espagne. Il mate la rébellion du général Sertorius, ancien allié de Marius, et écrase Spartacus et ses bandes d'esclaves fuyant les légions de Crassus¹ (- 72). En 70 avant J.-C., Pompée et Crassus accèdent au consulat. L'un est un général couvert de lauriers et l'autre le patricien de plus riche d'Italie. Avec l'appui, entre autres, de Cicéron et de César, les deux hommes annulent toutes les mesures prises par Sylla. Pompée accroît encore son prestige en décimant les pirates qui sévissent en Méditerranée (- 67) et en triomphant définitivement de Mithridate (- 66). Il ouvre ainsi la voie à la conquête romaine de l'Orient : le Pont-Bithynie (- 66) et la Syrie (- 64) deviennent tour à tour provinces romaines².

LA CONJURATION DE CATILINA

Alors que Pompée fait campagne en Orient, Rome est en proie à la plus vive agitation. En 64 avant J.-C., Cicéron, ancien partisan de Sylla, est élu consul. Catilina, non élu, fomenté alors une conspiration qui réunit des conjurés de tous bords, des vétérans de Sylla ruinés aux délégués gaulois venus en ambassade à Rome. Prévenu des intentions de son collègue, le premier consul, Cicéron, obtient du Sénat un *senatus consultum ultimum*, décret d'exception qui lui accorde les pleins pouvoirs. Il déjoue le complot. Les conjurés qui se trouvent à Rome, avec à leur tête Lentulus

1. Voir *La colère de Spartacus*, J'ai lu, 2024.

2. Voir *Jules César, la violence et la passion*, J'ai lu, 2024.

Sura, seront démasqués et exécutés sans procès, en violation flagrante des lois républicaines en vigueur. Cicéron clame qu'il a sauvé la République, qu'il est le Père de la patrie (*Pater patriae*). Mais Catilina et son armée, postés en Étrurie, constituent toujours une menace aux portes de Rome...

CÉSAR

À ce moment-là, à Rome, un nouvel homme fort occupe le devant de la scène politique – Caius Julius César (100-44). Issu de l'une des plus illustres familles romaines, dont l'origine remonterait à Vénus, César a passé toute son enfance dans la Subura, le quartier populaire de Rome ; aussi jouit-il d'une popularité immense auprès de la Plèbe. Très jeune, il fait la preuve de son éloquence en plaidant avec succès au Forum lors du procès de Dolabella (- 77). Et c'est en 69 avant J.-C. qu'a lieu son premier geste politique marquant : à l'occasion des funérailles de sa tante Julia, la veuve de Marius, César, alors questeur, prononce l'éloge du grand général. Après avoir servi une année en Ibérie ultérieure (Espagne) en tant qu'adjoint du gouverneur Antistius Verus, César rentre à Rome auréolé de gloire. En 65 avant J.-C., il est nommé édile et donne des jeux somptueux qui lui assurent une popularité plus grande encore. Il est élu *Pontifex Maximus*, le plus haut titre dans la hiérarchie religieuse de Rome, en 63 avant J.-C., et semble promis à la préture, dernier degré avant le consulat dans le *cur-sus honorum* (la « carrière des honneurs »). Pourtant, une bataille d'un genre nouveau l'attend : les *boni*, le clan ultraconservateur du Sénat réunissant les Caton, Catulus et autres Bibulus, ont juré de tout faire pour entraver son ascension vers le pouvoir¹.

1. Voir *Jules César, la violence et la passion*, J'ai lu, 2024.

Heureusement pour lui, César peut compter sur l'appui inconditionnel des femmes de son entourage : Aurelia, sa mère, qui veille à la bonne tenue de sa maisonnée ; Julia, sa fille, promise à Brutus pour servir les intérêts politiques et financiers de son père adoré ; et Servilia, sa maîtresse, la mère de Brutus, qui le comble physiquement. Sans oublier le soutien d'amis comme Crassus le ploutocrate ou Pompée le conquérant. Même si le jeu des alliances dans cette Rome de la fin de la République est fragile... Comme le dit César lui-même, « l'ami d'aujourd'hui peut devenir l'ennemi de demain »...

Après la répression sanglante de la conjuration de Catilina, intrigues, trahisons et assassinats deviennent le quotidien de la vie politique romaine. Et les ennemis de César se montrent de plus en plus redoutables, de plus en plus virulents. Ce dernier convainc donc Crassus et Pompée de former avec lui un triumvirat¹ grâce auquel les trois hommes se soutiendront mutuellement. Ses deux compagnons pourront ainsi, pour la deuxième fois, accéder au consulat. César n'est pas au bout de ses peines : le sacrilège de Publius Clodius, qui a profané les fêtes de la Bona Dea, réservées aux femmes, le contraint à répudier son épouse, Pompeia Sylla. De surcroît, il est couvert de dettes : si sa position de *Pontifex Maximus* lui permet un moment d'échapper à ses créanciers, il ne se tire d'affaire que grâce à un prêt de Crassus. Il peut alors partir gouverner l'Ibérie.

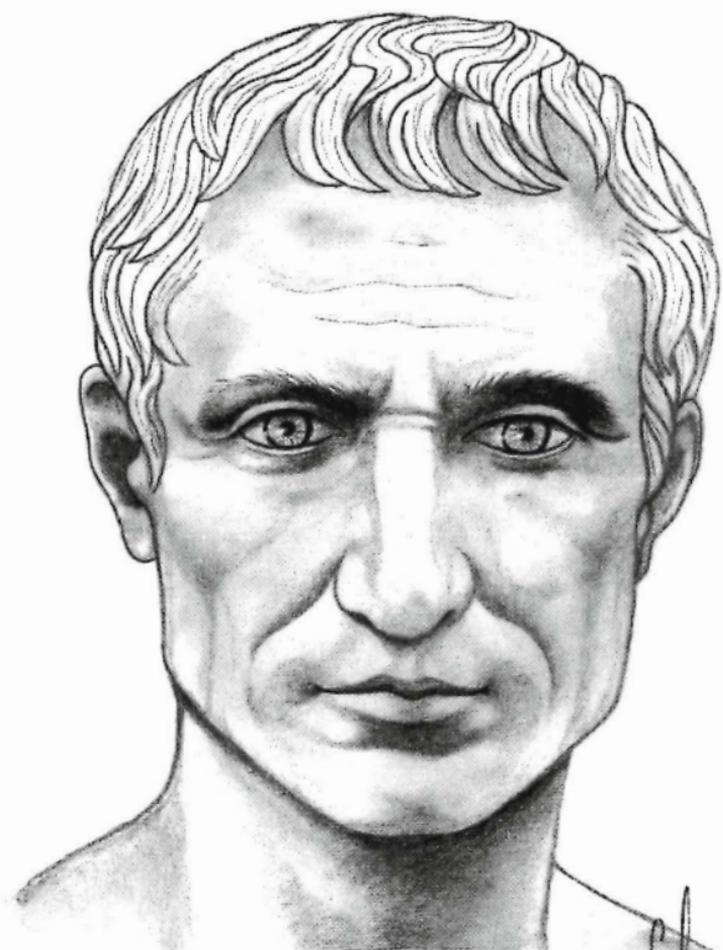
Une fois de retour à Rome, en mai 60 avant J.-C., César devient enfin consul, mais son collègue n'est autre que Bibulus, qui passe toute l'année à saboter son action. Face à des adversaires qui veulent l'abattre, il lui faut s'attacher plus étroitement Pompée, seul

1. Voir *Le glaive et la soie*, J'ai lu, 2024.

capable de les tenir en lisière. Il y parvient en lui offrant la main de sa fille Julia, ce qui le contraint à rompre les fiançailles de la jeune femme avec Brutus, fils de Servilia, la maîtresse de César. Ce dernier, de son côté, épouse la jeune Calpurnia. Une loi passée par un tribun de la plèbe à sa dévotion lui attribue pour cinq ans le gouvernorat des deux Gaules, où les tribus s'agitent : il y part sans perdre de temps – et sans même revoir sa mère, sa fille et son épouse...

BRITANNIE

novembre 54 avant J.-C.



CAIUS JULIUS CAESAR

Col

Seuls les messages les plus urgents devraient être transmis à César tant qu'il serait en Britannie avec le gros de son armée ; les directives du Sénat elles-mêmes attendraient à Portus Itius, sur le continent, jusqu'à ce qu'il revînt de sa seconde expédition sur l'île située à l'extrémité occidentale du monde – un endroit aussi mystérieux que Serica elle-même. Tels étaient les ordres.

Mais il s'agissait d'une lettre du Grand Pompée, Maître de Rome et gendre de Caius Julius. C'est pourquoi Caius Trebatius, quand il reçut le petit cylindre de cuir rouge portant le sceau du Grand Homme, se garda bien de le déposer dans un casier en attendant le retour de César. Il leva en soupirant sa lourde carcasse : il passait l'essentiel de son temps assis ou à manger. Puis il sortit dans le camp improvisé sur les restes de celui de l'année dernière. L'endroit n'avait rien de bien séduisant ! Des rangées et des rangées de maisons de bois, des rues de terre battue, et même une boutique ou deux. Bien en ordre, et sans arbres.

Si j'étais à Rome, pensa-t-il, entamant le long trajet sur la Via Principalis, je pourrais monter dans une chaise à porteurs. Mais il était vain d'espérer en trouver une dans le camp de César, et Caius Trebatius fut donc contraint de marcher. Ce dont il avait horreur, tout comme il détestait le système qui, sous prétexte

de faire carrière, lui imposait de travailler pour un général en campagne, au lieu de se promener sur le Forum Romanum. Il n'avait même pas osé envoyer un de ses subordonnés se charger de la tâche. César tenait par-dessus tout à ce que chacun fasse le travail qui lui était imposé et, en cas d'ennui, assume ses responsabilités.

Trebatius fut tenté de faire demi-tour, puis glissa la main gauche dans les plis de sa toge, prit l'air important et repartit en se dandinant. Titius Labienus, les rênes de son cheval nouées au creux du coude, était appuyé contre le mur de sa maison et parlait avec un Gaulois, un grand gaillard couvert d'or et de couleurs criardes : Litavic, récemment nommé chef de la cavalerie éduenne. Tous deux devaient sans doute évoquer le destin de son prédécesseur, qui avait fui plutôt que de traverser les eaux bouillonnantes menant en Bretagne. Et qui, pour sa peine, avait perdu la vie de la main de Labienus. Un nom bizarre, tout à fait extraordinaire... Dumnorix ? Dumnorix ! Pourquoi donc penser qu'il était lié à un scandale impliquant César et une femme ? Trebatius n'était pas en Gaule depuis assez longtemps pour être au courant de tout, là était le problème.

Voilà bien Labienus que de préférer la compagnie des Gaulois. Quel barbare ! Il n'avait rien de romain. Courte chevelure noire bouclée, peau sombre et huileuse, yeux bruns farouches et froids, nez crochu, avec des narines qu'on aurait crues élargies au couteau. Un aigle. Labienus était un aigle.

Le barbare romain sourit, découvrant des dents à peine moins grosses que celles de son cheval :

— Alors, Trebatius, on marche pour perdre un peu de graisse ?

— Je vais jusqu'au quai, répliqua l'intéressé d'un air très digne.

— Et pourquoi donc ?

Trebatius mourait d'envie de lui répondre que ce n'étaient pas ses affaires, mais après tout Labienus était commandant en l'absence du général. Il eut donc un sourire contraint et répondit :

— J'espère pouvoir attraper la pinasse. Une lettre pour César.

— Et de qui ?

Le Gaulois suivait la conversation, le regard vif : il parlait latin. Ce qui n'était pas rare chez les Éduens – après tout, ils étaient sous la domination de Rome depuis des générations.

— Cnaeus Pompeius Magnus.

Labienus se racla la gorge et cracha par terre, habitude contractée après trop d'années passées à frayer avec des Gaulois. Répugnant.

Il avait cessé d'écouter en entendant le nom du Grand Homme ; haussant les épaules, il reprit sa conversation avec Litavic. Oh, bien sûr ! Labienus avait autrefois folâtré avec Mucia Tertia, alors épouse de Pompée. C'est du moins ce que Cicéron jurait en gloussant. Mais après avoir divorcé, elle n'avait pas cru bon d'épouser son amant, qui n'était pas suffisamment reluisant, lui préférant le jeune Scaurus – enfin, il était jeune à l'époque.

Respirant à grand-peine, Trebatius marcha jusqu'à la porte principale du camp, à l'autre extrémité de la Via Principalis, et entra dans le village de Portus Itius. Un nom bien grandiose pour une minuscule bourgade de pêcheurs. Comment l'appelait-on chez les Morins, les Gaulois sur le territoire desquels il se trouvait ? César l'avait simplement baptisé la Fin du Voyage, ou le Début. À vous de choisir.

La sueur lui coulait dans le dos, inondant la laine de sa tunique. On lui avait bien dit qu'en Gaule chevelue le climat était frais et clément, mais pas cette année ! Brûlant, au contraire, avec un air chargé d'humidité. Aussi Portus Itius empestait-il le poisson.

Et les Gaulois. Il les haïssait, comme il haïssait ce qu'il avait à faire. Pas César – il n'osait pas –, mais il était bien près de haïr Cicéron, qui avait usé de son influence pour faire obtenir cette position convoitée à son ami très cher, Caius Trebatius Testa, jeune avocat plein de promesses.

Portus Itius ne ressemblait en rien à ces délicieux petits villages de pêcheurs de la mer Toscane, avec leurs pampres ombrageant les boutiques des marchands de vin, et qui paraissaient être là depuis que le roi Énée, un millénaire plus tôt, avait sauté du navire l'amenant de Troie. Les chants, les rires, l'intimité ! Tandis qu'ici il n'y avait que le vent, de maigres herbes collées aux dunes, les criaillements aigrets de milliers de mouettes.

Mais il y avait aussi, encore à l'ancre, la pinasse qu'il voulait rattraper avant son départ : l'équipage était très occupé à charger le dernier d'une douzaine de barils de clous – vu la taille de l'embarcation, elle ne pouvait rien transporter de plus.

La chance proverbiale de César semblait l'avoir abandonné en Bretagne ; pour la deuxième année consécutive, ses navires avaient été détruits lors d'une tempête plus terrible que tout ce qui pouvait souffler en Méditerranée. Il était pourtant si sûr d'avoir mis à l'abri ses huit cents bateaux ! Mais les vents et les marées – les *marées* ! que faire devant des phénomènes aussi étranges ? – étaient venus s'en emparer et les projeter en l'air comme des jouets, avant de les briser en mille morceaux. Qui appartenait toujours à César. Lequel n'avait ni hurlé, ni juré, ni maudit les éléments, se contentant de récupérer les débris et de remettre les navires en état. D'où les clous, par millions. L'heure n'était pas aux techniques raffinées ; l'armée devait être de retour en Gaule avant l'hiver.

— Enclouez-les ! avait dit César. Il suffit qu'ils puissent faire une trentaine de milles à travers l'océan Atlantique. Après, qu'ils coulent, je m'en moque !

Bien pratique, la pinasse faisait donc, à grand renfort de rames, l'aller et retour entre Portus Itius et la Bretagne.

Quand je pense que j'aurais pu aller là-bas ! se dit Trebatius en frissonnant malgré la chaleur, l'humidité, le poids de sa toge. Ayant besoin d'un bon bureaucrate, César l'avait retenu pour l'expédition. Mais Aulus Hirtius, au dernier moment, avait eu la fantaisie de solliciter cet emploi – que les dieux le protègent à jamais ! Il se pouvait que, pour Caius Trebatius, Portus Itius fût la Fin du Voyage, mais mieux valait que ce n'en fût pas le début !

Aujourd'hui, ils avaient un passager. Trebatius savait qui : Mandubracios, roi des Trinobantes britanniques, que César rendait à son peuple en échange de son assistance. Un Gaulois parfaitement horrible à voir : des vêtements à carreaux bleu sombre et vert mousse, avec lesquels sa peau, peinte en bleu de motifs compliqués, semblait presque se fondre. César disait qu'en Bretagne, c'était pour se rendre invisible dans leurs interminables forêts ; on pouvait passer à quelques pas d'eux sans les voir. Il s'agissait aussi de s'effrayer mutuellement lors des batailles.

Trebatius tendit le petit cylindre de cuir rouge au – comment disait-on ? Capitaine ? – et fit demi-tour. Il pensait déjà à l'oie rôtie qui lui serait servie à dîner. On pouvait dire bien du mal des Morins, mais leurs oies étaient les meilleures de tout l'univers. Ils les nourrissaient d'escargots, de limaces et de pain, et faisaient marcher – marcher ! – les pauvres créatures jusqu'à ce que leur chair vous fondît dans la bouche.

Les rameurs, huit de chaque côté, s'activaient inlassablement à l'unisson, sans qu'aucun *hortator* n'eût à leur donner le rythme. Toutes les heures, ils se reposaient, buvaient un peu d'eau, puis se remettaient à la tâche, dos courbé. Leur capitaine était à la poupe, écope et gouvernail à portée de main, tandis que ses yeux allaient sans arrêt des hommes aux vagues.

À mesure que se rapprochaient les falaises de la Bretagne, d'un blanc éclatant, le roi Mandubracios, assis à la proue, prit un air de plus en plus farouche et fier. Il rentrait chez lui, bien qu'il ne fût guère allé plus loin que la citadelle de Samarobriva, en Gaule belge où, comme tant d'autres otages, il avait été détenu jusqu'à ce que César décidât de l'endroit où l'envoyer.

Le corps expéditionnaire romain occupait une longue plage sablonneuse dont l'arrière se perdait dans les marais. Des navires en piteux état – qu'ils étaient nombreux ! – gisaient à l'abri du sable, juchés sur des étais, entourés par l'incroyable système de défense d'un camp romain. Fossés, parois, palissades, rambardes, tours, redoutes, le tout, aurait-on dit, sur des milles et des milles.

Le commandant du camp, Quintus Atrius, attendait de prendre réception des clous, du petit cylindre rouge envoyé par Pompée, et du roi Mandubracios. Il restait encore quelques heures avant le crépuscule ; le chariot du soleil, dans cette partie du monde, avançait plus lentement qu'en Italie. Plusieurs Trinobantes étaient là aussi : fous de joie, ils accueillirent leur souverain, lui tapant dans le dos et l'embrassant sur la bouche, comme le voulaient leurs coutumes. Il partirait sur-le-champ, avec le message du Grand Homme, car il faudrait plusieurs jours pour rejoindre César. On amena des chevaux sur lesquels les Trinobantes et un préfet de cavalerie romain montèrent avant de sortir par la porte nord, où la masse de cinq cents

cavaliers éduens se referma sur eux pour former une colonne de cinq bêtes de front, et d'une centaine de long. Le préfet cravacha sa monture pour gagner les premiers rangs, offrant au roi et à ses barons la possibilité de discuter librement.

Mandubracios reniflait avec délices l'air chaud et humide. Enfin chez soi !

— Méfiez-vous, dit-il, on ne sait jamais. Ils pourraient bien parler une langue proche de la nôtre.

— César et Trogus, oui, mais pas les autres, répondit son cousin Trinobellunos.

— On ne sait jamais ! répéta le roi. Ils sont en Gaule depuis bientôt cinq ans, presque toujours parmi les tribus de Gaule belge. Et ils ont des femmes.

— Des putains ! Des traînées !

— Les femmes sont les femmes. Elles parlent à n'en plus finir, et on finit par retenir les mots.

La grande forêt de chênes et de hêtres qui s'étendait au nord des marais s'ouvrit devant eux, jusqu'à ce que la piste sur laquelle ils cheminaient se perde au loin dans la futaie. Les Éduens parurent se crispier, redressant leurs lances, gardant la main sur leur épée, agitant leurs petits boucliers ronds. Mais vint ensuite une grande clairière où l'on apercevait des champs dévastés, les restes calcinés de deux ou trois maisons se dressant dans un paysage presque vide.

— Les Romains se sont emparés du blé ? demanda le roi.

— De tout ce qui poussait sur les terres des Cantes.

— Et Cassivellaunos ?

— Il a brûlé tout ce qu'il ne pouvait emporter. Au nord de la Tamesa, les Romains ont faim.

— Comment nous en sommes-nous sortis ?

— Nous avons de quoi survivre. Les Romains nous ont payé tout ce qu'ils ont pris.

— Alors, mieux vaut veiller à ce que ce qu'ils mangent appartienne à Cassivellaunos.

— Nous avons donné notre parole d'aider César quand nous lui avons demandé de te libérer, mais il n'y a pas d'honneur à assister un ennemi. Nous sommes convenus entre nous que ce serait toi qui déciderais, Mandubracios.

Le roi éclata de rire :

— Nous aidons César, évidemment ! Bien des terres et des bêtes des Casses seront à nous quand Cassivellaunos tombera. Nous tirerons parti des Romains.

Le préfet de cavalerie revint vers eux :

— César a laissé un camp non loin d'ici, dit-il dans un dialecte atrébate un peu hésitant.

— Il est intact ? demanda Mandubracios.

— Tout est intact entre ici et la Tamesa.

Le roi se tourna vers son cousin :

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

La Tamesa était le grand fleuve, large et profond, de la Bretagne ; il y avait pourtant un endroit, non loin de son embouchure, où on pouvait la traverser à gué. Sur la rive nord commençait le territoire des Casses, mais ceux-ci restaient invisibles. La colonne traversa les eaux à l'aube, puis s'engagea dans un paysage de collines parsemées de rares bosquets d'arbres, où les vallées étaient cultivées ou transformées en pâturages. Le petit groupe se dirigea vers le nord-est et, à une quarantaine de milles du fleuve, entra sur les terres des Trinobantes. Au sommet d'une colline marquant la frontière avec les Casses se dressait le camp de César, ultime bastion romain dans ce pays hostile.

Mandubracios n'avait jamais vu son chef : il avait été pris en otage à la demande de César, mais

celui-ci était déjà en Gaule italique quand le roi était arrivé à Samarobriva. Puis le Romain s'était dirigé tout droit vers Portus Itius, comptant bien s'embarquer sur-le-champ. L'été paraissait étonnamment chaud, bon présage pour la traversée d'eaux aussi traîtresses. Mais les choses s'étaient déroulées autrement. Les Trévires menaient des négociations avec les Germains installés de l'autre côté du Rhénus, et leurs deux magistrats, qu'on appelait des vergobrets, étaient à couteaux tirés. L'un, Cingétorix, jugeait plus judicieux de se soumettre aux injonctions de Rome, tandis que l'autre, Indutiomar, pensait que, César étant occupé en Bretagne, c'était le moment de lancer une révolte soutenue par les Germains. Puis César avait brusquement fait son apparition à la tête de quatre légions en ordre de marche, avançant, comme d'habitude, beaucoup plus vite que les Gaulois n'auraient jamais pu le croire. La révolte n'eut donc pas lieu, les vergobrets furent contraints de se réconcilier, et César prit d'autres otages, dont le propre fils d'Indutiomar, avant de repartir vers Portus Itius, où soufflait une tempête venue du nord-ouest qui dura vingt-cinq jours d'affilée. Dumnorix, des Éduens, provoqua des troubles qui lui coûtèrent la vie. César était donc de très mauvaise humeur quand sa flotte finit par prendre la mer avec deux mois de retard.

Il l'était toujours, comme ses légats pouvaient s'en rendre compte, mais personne ne s'en serait douté à le voir accueillir Mandubracios. Pour un Romain, il était grand, autant que le roi. Mais il était aussi plus mince, avec ces énormes mollets que les Romains semblaient tous avoir à force de marcher. Il était vêtu d'une cuirasse de cuir, ornée, sur le devant, du nœud écarlate symbole de son *imperium*, qu'il avait soigneusement arrangé. Blond comme un Gaulois ! Sa chevelure, déjà dégarnie, était peignée vers l'avant,

les sourcils minces, la peau burinée et ridée au point de prendre l'aspect du parchemin, la bouche sensuelle, un peu ironique, le nez long et massif. Mais, songea Mandubracios, tout ce qu'on avait besoin de connaître de César, on le voyait dans ses yeux d'un bleu très pâle bordé d'une mince ligne de jais. Perçants, un peu froids, ou plutôt qui semblaient tout savoir – ainsi l'aide qu'il pouvait attendre des Trinobantes.

— Mandubracios, dit-il en atrébate, je ne te souhaite pas la bienvenue dans un pays qui est le tien, mais j'espère que tu me feras bon accueil.

— J'en serai ravi, Caius Julius.

Son interlocuteur eut un petit rire qui découvrit de belles dents :

— Non, non, « César » suffira. C'est ainsi que tout le monde m'appelle.

Et Commios fit brusquement son apparition, souriant, s'avancant pour taper dans le dos du roi, s'apprêtant à l'embrasser sur la bouche, mais Mandubracios prit soin de détourner légèrement la tête. Serpent ! Valet des Romains ! Chef des Atrébates, mais traître à la Gaule ! C'était Commios qui avait recommandé que le roi fût pris en otage, qui cherchait à semer la dissension chez les rois britanniques, et se chargeait toujours des sales besognes de César.

Le préfet de cavalerie tendit le petit cylindre de cuir rouge que le capitaine de la pinasse lui avait remis avec autant de respect craintif que s'il s'agissait d'un cadeau des dieux :

— De la part de Caius Trebatius ! dit-il avant de saluer et de reculer d'un pas, sans jamais quitter des yeux le visage de César.

Par Dagda, songea Mandubracios, ils l'adorent ! Ce qu'on racontait à Samarobriva était donc vrai. Ils mourraient pour lui, il le sait et il en profite. Il souriait au préfet, qu'il appelait par son nom. L'homme

s'en souviendrait, et raconterait l'anecdote à ses petits-enfants, s'il survivait jusque-là, bien entendu. Mais Commios n'aimait pas César ; c'était impossible à un Gaulois de la Gaule chevelue. Au demeurant, Commios n'aimait que lui-même. Que voulait-il donc ? La royauté suprême en Gaule, dès que César serait reparti à Rome pour de bon ?

— Nous nous retrouverons plus tard pour dîner et discuter, Mandubracios, dit César en levant le cylindre de cuir rouge en un signe d'adieu.

Puis il s'éloigna en direction de la tente dressée sur un talus artificiel au milieu du camp, et sur laquelle flottait le drapeau écarlate réservé aux généraux.

À l'intérieur, l'ameublement ressemblait assez à celui d'un simple tribun militaire : quelques tabourets, plusieurs tables pliantes, un ensemble de casiers destinés à recevoir des rouleaux, bref autant de choses qu'on pouvait démonter en quelques instants. Caius Faberius, le secrétaire du commandant en chef, était assis à une table, penché sur un codex ; à une autre, le plus fidèle client du général, Aulus Hirtius. D'humble naissance, mais doté de talents considérables, il avait résolument lié son destin à celui de César. Petit homme espiègle, il adorait fourrager à travers des montagnes de papiers tout autant que combattre et satisfaire aux exigences de la guerre. Il dirigeait le bureau des communications, veillant à ce que le général sût tout ce qui se passait à Rome, même quand il était à quarante milles au nord de la Tamesa, c'est-à-dire au bout du monde.

Les deux hommes se levèrent quand César entra, en se gardant toutefois de toute démonstration superflue : il était très bourru d'ordinaire mais pas en ce moment, aurait-on dit, car il leur sourit en brandissant le petit cylindre de cuir rouge.

— Une lettre de Pompée ! s'écria-t-il en se dirigeant vers le seul meuble un peu luxueux de sa tente, sa chaise curule d'ivoire.

— Tu sais déjà ce qu'elle contient, dit Hirtius en souriant à son tour.

— Certes, dit César en brisant le sceau avant d'ouvrir le couvercle, mais Pompée a un style bien à lui et, s'il est un peu moins inculte depuis qu'il a épousé ma fille, il l'a gardé.

Insérant deux doigts dans le cylindre, il en sortit un rouleau, puis se pencha pour en ramasser un second qui venait de tomber à terre :

— Deux lettres d'un coup ! s'exclama-t-il. L'une écrite en sextilis, l'autre en septembre.

Cette dernière fut posée sur la table voisine de sa chaise curule, sans pour autant qu'il commence à lire l'autre. Levant les yeux, il regarda d'un air vague les rabats de la tente, grands ouverts pour laisser passer la lumière.

Qu'est-ce que je fais ici, à vouloir dérober quelques champs et un peu de bétail minable à des sauvages peinturlurés de bleu tout droit sortis d'Homère ?

Je le sais, bien sûr : parce que ma *dignitas* me l'ordonne. Parce que l'année dernière ce peuple inculte pensait avoir chassé une fois pour toutes Caius Julius César de ses rivages. Et je suis revenu pour leur montrer que personne ne peut vaincre César. Une fois que j'aurai extorqué sa reddition à Cassivellaunos, suivie d'un traité en bonne et due forme, je quitterai ce lieu misérable pour n'y jamais revenir. Mais ils se souviendront de moi. Et je resterai en Gaule chevelue jusqu'à ce que chacun reconnaisse que j'en suis le maître – au nom de Rome. Car je suis Rome. Défends bien tes portes, Pompeius Magnus : tu ne seras plus très longtemps Maître de Rome. César arrive.

Il s'assit, dos bien droit, pied droit en avant, pied gauche ramené sous la chaise curule, et ouvrit la lettre du Grand Homme datée de sextilis.

Il m'est très pénible d'avoir à le dire, César, mais il n'y a toujours aucun signe d'élection curule. Rome continuera à exister, et sera même plus ou moins gouvernée, puisque nous avons réussi à élire quelques tribuns de la plèbe. Quel cirque ! Caton y a joué son rôle. D'abord il a tiré parti de son statut de préteur membre de la plèbe pour bloquer les élections plébéiennes puis, de cette voix de stentor qui ressemble tant à un braiment, il a prévenu qu'il comptait examiner chaque tablette déposée dans les paniers par les électeurs, et que, s'il trouvait la moindre trace de fraude, il poursuivrait les coupables en justice. Bref, il a terrifié tous les candidats !

Bien entendu, tout cela est sorti du pacte que Memmius, mon idiot de neveu, a passé avec Ahenobarbus. On n'a jamais vu dans l'histoire des élections consulaires, pourtant riches en exemples, autant de pots-de-vin offerts et acceptés par autant de gens ! Cicéron raconte en riant que tant d'argent a changé de mains que le taux d'intérêt est passé de quatre à huit pour cent ! Et il n'a pas tout à fait tort ! Je crois qu'Ahenobarbus, consul chargé de superviser les élections – Appius Claudius ne pouvait s'en charger, étant patricien –, a cru pouvoir en faire à sa tête. Son idée étant que mon neveu Memmius et Domitius Calvinus feraient de bons consuls l'année prochaine. Ahenobarbus, Caton et Bibulus sont toujours comme des chiens dans un champ d'étrons, à chercher un prétexte pour te faire passer en jugement afin de te priver de tes provinces et de ton commandement. Ce qui leur sera plus facile s'ils s'assurent du bon vouloir des consuls et de certains tribuns de la plèbe.

Mais mieux vaut d'abord te raconter l'histoire de Caton. Le temps passant, il est devenu de plus en plus clair que nous n'aurions ni consuls ni préteurs l'année prochaine, si bien qu'il était vital que nous ayons au moins des tribuns de la plèbe. Après tout, tant que le Sénat est là pour tenir les cordons de la bourse et les tribuns pour faire voter les lois, à quoi bon des consuls – sauf si toi ou moi occupons ces fonctions, cela va sans dire.

Pour finir, les candidats au tribunat de la plèbe sont venus voir Caton en délégation pour le supplier de mettre un terme à son opposition. Toutefois, ils sont allés plus loin et lui ont fait une proposition : chacun lui verserait en dépôt cinq cent mille sesterces, il consentirait à ce que les élections aient lieu, et se chargerait de les surveiller ! S'il découvrait que l'un d'eux s'était rendu coupable de fraude, il lui imposerait une amende de cinq cent mille sesterces ! Ravi, Caton a accepté. Il n'était pas assez bête pour prendre leur argent ; il leur a demandé des billets à ordre parfaitement légaux, pour qu'ils ne puissent l'accuser de détournement de fonds. Habile, non ?

Le jour du scrutin est enfin arrivé, avec à peine trois nundinae de retard, et Caton était là, à surveiller les votes comme un faucon – il a vraiment un nez qui y fait penser ! Il a convaincu un candidat de fraude, l'a contraint à se retirer et à payer l'amende, pensant, sans aucun doute, que Rome tout entière serait émerveillée de sa propre incorruptibilité. Mais les choses se sont passées autrement. Les dirigeants de la plèbe sont furieux et disent qu'il est parfaitement illégal qu'un préteur s'arroe le droit de surveiller les élections.

Les chevaliers, ces rustaude du monde des affaires, entrent en fureur quand on prononce son nom, tandis que la populace le croit simplement fou, en raison à la fois de sa semi-nudité et de sa perpétuelle gueule

de bois. Après tout, il est préteur au tribunal chargé des détournements de fonds ! Il juge des gens montés assez haut pour avoir gouverné une province, ainsi ce cher Scaurus, actuel mari de mon ex-épouse ! Un patricien issu d'une vieille lignée ! Et que fait-il ? Il ne cesse de renvoyer son procès, parce qu'il est trop ivre pour le présider et, quand il le préside, c'est avec les yeux qui lui tombent sur les joues, et sans chaussures ni tunique sous sa toge. Je sais bien qu'il en allait ainsi aux premiers temps de la République, mais j'ignorais qu'un parangon de vertu puisse faire carrière en état d'ébriété permanente.

J'ai bien demandé à Publius Clodius de lui rendre la vie impossible, et il a essayé, mais pour finir il a jeté l'éponge et m'a dit que le seul moyen de faire sortir Caton hors de ses gonds, c'était de ramener César à Rome.

En avril dernier, peu après son retour de Galatie, où il était allé se faire payer quelques dettes, Clodius a racheté la demeure de Scaurus pour quatorze millions cinq cent mille sesterces ! Les prix de l'immobilier sont vraiment à la baisse ! Mais Scaurus avait désespérément besoin d'argent. Il ne s'est jamais remis financièrement des jeux qu'il avait donnés du temps où il était édile et, quand il a essayé, l'année dernière, d'en tirer un peu de sa province, il a fini devant le tribunal de Caton. Et il n'est pas près d'en sortir, au train où vont les choses en ce domaine.

Publius Clodius, quant à lui, suinte littéralement l'argent. Je comprends bien qu'il ait eu besoin d'une nouvelle demeure. Cicéron a pris soin de s'en rebâtir une si haute que Clodius n'y voyait plus rien. Une petite vengeance, pour ainsi dire. Le palais de Cicéron est par ailleurs un monument de mauvais goût.

En tout cas, Publius Clodius doit son aisance au roi Brogitarus. Mieux vaut toujours récupérer

l'argent soi-même, et c'est un vrai soulagement que de ne plus avoir à lui servir de cible. Jamais je n'aurais cru survivre à la période qui a suivi ton départ pour la Gaule, quand Clodius et sa bande me poursuivaient. C'est à peine si j'osais sortir de chez moi. J'ai commis l'erreur de charger Milon de monter une autre bande, qui s'opposerait à celle de Clodius. Cela lui a donné de grandes idées. C'est un Annius – certes par adoption –, mais ce n'est qu'un gros lourdaud, capable de soulever des enclumes, mais pas de grand-chose d'autre.

Et sais-tu ce qu'il a fait ? Il est venu me demander de le soutenir quand il se présenterait au consulat ! Ce à quoi j'ai répondu : « Mon cher Milon, c'est impossible. Ce serait admettre que toi et ta bande travailliez pour moi ! » Il a répondu que tout le monde le savait, où était le problème ? J'ai dû me montrer très cassant pour le décider à partir.

Je suis heureux que Cicéron ait réussi à tirer d'affaire ton fidèle Vatinius – et Caton, qui présidait le tribunal, a dû fulminer ! Je suis persuadé qu'il n'hésiterait pas à se rendre aux Enfers pour dérober une des têtes de Cerbère, si cela pouvait lui permettre de t'abattre. Le plus drôle, c'est qu'autrefois Cicéron méprisait Vatinius ; tu aurais dû entendre le Héros des Prétoires se plaindre d'avoir à défendre une de tes créatures sous le fallacieux prétexte que lui-même te devait des millions ! Puis le procès a tout changé : à la fin, on aurait dit deux petites filles qui viennent de faire connaissance à l'école et ne peuvent plus se passer l'une de l'autre. Un duo assez bizarre, mais il est vraiment agréable de les voir s'esclaffer ensemble. Ils sont tous deux brillants et pleins d'esprit, et en fait chacun aiguise le sien sur celui de l'autre.

Nous avons l'été le plus brûlant qu'on ait jamais vu, et pas la moindre pluie ! Et les égoïstes imbéciles d'Interamna n'ont rien trouvé de mieux que

de creuser un canal pour détourner les eaux du lac Veline dans la rivière Nas, afin d'irriguer leurs champs. Le problème, c'est que les Rosea Rura ont séché sur pied dès que le lac s'est vidé ! Tu te rends compte ? Les plus riches pâturages d'Italie dévastés en un clin d'œil ! Le vieil Axius, de Reate, est venu me voir pour demander que le Sénat ordonne aux gens d'Interamna de combler le canal, je vais donc en parler aux Pères Conscrits, et si besoin est je chargerai un de mes tribuns de la plèbe de faire voter une loi. Toi et moi sommes des militaires, nous savons à quel point les Rosea Rura sont importants pour les armées de Rome. Quel autre endroit peut se flatter de nourrir autant de mules ? La sécheresse est une chose, ces pâturages en sont une autre. Rome a besoin de mules, mais Interamna n'est peuplée que d'ânes !

Venons-en maintenant à un tout autre sujet. Catulle est mort.

César eut une exclamation étouffée ; Hirtius et Faberius levèrent les yeux, mais se remirent au travail dès qu'ils eurent vu l'expression de son visage. Quand son regard fut redevenu clair, il reprit sa lecture.

Tu en as sans doute entendu parler par son père, qui t'attend à Portus Itius, mais j'ai pensé que tu aimerais savoir. Je crois qu'il n'était plus le même depuis que Clodia l'avait éconduit, « La Médée du Palatin », comme disait Cicéron, ce qui n'est pas mal, mais je préfère « La Clytemnestre d'occasion ». Je me demande si elle a tué Celer dans son bain ? C'est ce que tout le monde dit.

Je sais que tu étais furieux des poèmes satiriques que Catulle a écrits quand tu as fait de Mamurra ton praefectus fabrum, Julia elle-même a ri en les lisant, et pourtant tu n'as pas de partisan plus fidèle qu'elle. Elle dit que ce que Catulle ne pouvait

te pardonner, c'est d'avoir élevé un mauvais poète à une position imméritée. Puis Catulle a servi de légat à mon neveu Memmius quand celui-ci est allé gouverner la Bithynie, et il en est revenu la bourse encore plus plate. Il aurait dû me poser la question : je lui aurais dit que Memmius est plus serré qu'un anus de rat alors que tes plus humbles tribuns militaires ont droit à des récompenses fastueuses.

Je sais que tu as su faire face à la situation, comme d'habitude ! Heureusement que son tata est un bon ami à toi, hé ? Il l'a envoyé chercher, Catulle est venu à Verona, et tata lui a dit : sois gentil avec mon ami César, Catulle s'est excusé, et tu as complètement ensorcelé ce pauvre malheureux. Je ne sais pas comment tu y arrives, Julia dit que c'est inné. En tout cas, Catulle est revenu à Rome et a cessé d'écrire des satires. Mais il avait changé. Je l'ai vu de mes propres yeux, parce que Julia s'entoure de poètes et de dramaturges, et je dois dire qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'avait plus aucun feu, il semblait très triste et très las. Il ne s'est pas suicidé ; il s'est simplement éteint, comme une lampe qui n'a plus d'huile.

Comme une lampe qui n'a plus d'huile... De nouveau les mots se brouillèrent, et César dut s'empêcher de laisser couler ses larmes.

Je n'aurais pas dû. Il était si vulnérable, et c'est bien là-dessus que je comptais. Il adorait son père, c'était un bon fils, il a obéi. J'avais pensé verser un peu de baume sur ses blessures en l'invitant à dîner, en lui montrant non seulement que je connaissais parfaitement ses œuvres, mais que de surcroît je les appréciais grandement. Il était fabuleusement intelligent, ce que j'aime par-dessus tout. Je n'aurais pas dû. J'ai tué son *animus*, sa raison de vivre. Mais comment faire autrement ? Il ne m'a pas laissé le

choix. César ne peut être ridiculisé, même par le plus grand poète de l'histoire de Rome. Il avait porté tort à ma *dignitas*, ma part personnelle de la gloire de Rome. Car son œuvre durera. Si seulement il n'avait jamais parlé de moi ! Et tout cela au profit d'une charogne comme Mamurra, médiocre rimailleur et homme mauvais. Mais il fera un excellent pourvoyeur de mes armées, et Ventidius le muletier saura garder l'œil sur lui.

Les larmes disparaurent ; la raison avait repris ses droits. Il se remit à sa lecture.

J'aimerais pouvoir dire que Julia va bien, mais la vérité est que ce n'est pas le cas. Je lui ai pourtant dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle ait des enfants : Mucia m'a donné deux beaux fils et une fille mariée à Faustus Sylla, qui vient juste d'entrer au Sénat. Un bon garçon, qui pourtant ne me rappelle en rien Sylla lui-même, ce qui vaut sans doute mieux.

Mais les femmes ne rêvent que de bébés. Julia en est donc à six mois de grossesse. Elle n'a plus jamais été vraiment bien depuis cette horrible fausse couche du temps où je me présentais au consulat. Ma Julia est une femme merveilleuse ! César, quel trésor tu m'as offert ! Jamais je ne cesserai de t'en être reconnaissant. C'est bien entendu à cause de sa santé que j'ai échangé ma province avec Crassus. J'aurais dû me rendre en Syrie moi-même, alors que je peux, grâce à des légats, gouverner l'Ibérie depuis Rome et rester aux côtés de Julia. Afranius et Petreius sont des gens parfaitement fiables ; ils n'osent même pas péter sans ma permission.

Et puisqu'il est question de mon estimé confrère consulaire (et je dois bien reconnaître que je m'entends beaucoup mieux avec lui que lors de notre premier consulat), je me demande comment Crassus s'en sort en Syrie. J'ai entendu dire qu'il

avait extorqué deux mille talents au grand temple des Juifs à Hiérosolyma. Mais que peut-on attendre d'un homme dont le nez sent réellement l'or ? Je suis allé une fois dans ce temple, j'en ai été terrifié. Quand bien même il aurait contenu tous les trésors de la terre, je n'y aurais pas prélevé un sesterce.

Les Juifs l'ont maudit selon leurs rites. Et il a pareillement été maudit, en plein milieu de la porte Capena, alors qu'il quittait Rome le jour des ides, en novembre dernier. Par Ateius Capito, tribun de la plèbe, qui s'est assis devant lui et a refusé de bouger, tout en psalmodiant des malédictions à vous faire dresser les cheveux sur la tête. J'ai dû ordonner à mes licteurs de le déplacer. Je dirai simplement que Crassus a vraiment l'art de se faire des ennemis. Et je ne crois pas qu'il ait la moindre idée des ennuis que les Parthes peuvent lui causer. Il doit penser qu'un cataphracte parthe ne diffère en rien d'un cataphracte arménien, encore qu'il n'ait vu l'un et l'autre qu'en dessin : homme et cheval vêtus d'une cotte de mailles allant de la tête aux pieds. Brr !

J'ai vu ta mère l'autre jour : elle est venue dîner. Quelle femme merveilleuse ! Si raisonnable, et toujours aussi belle, bien qu'elle m'ait dit avoir dépassé soixante-dix ans : elle semble n'en avoir que quarante-cinq. Il est facile de voir d'où Julia tient sa beauté ! Aurelia, elle aussi, s'inquiète pour sa fille, ce qui pourtant n'est pas son genre, comme tu le sais parfaitement.

César éclata soudain de rire, ce qui fit sursauter Hirtius et Faberius : cela faisait longtemps qu'ils ne l'avaient entendu s'esclaffer ainsi.

— Écoutez ! s'écria-t-il en levant la tête. Vous ne lirez pas cela dans les dépêches qu'on nous envoie !

Baissant les yeux, il se mit à lire à voix haute – petit miracle pour ses auditeurs : ils ne connaissaient

personne qui pût, d'un regard, déchiffrer aussi vite des griffonnages sur un bout de papier.

— *Et maintenant, dit-il d'une voix tremblant d'allégresse, il faut que je te parle de Caton et Hortensius. Ce dernier n'est plus de la première jeunesse, et il semble avoir emprunté le même chemin que feu Lucullus. Trop de cuisine exotique, trop de vin non coupé, trop de substances bizarres : pavots anatoliens, champignons africains... Il faut toujours le supporter au tribunal, mais il vit sur le souvenir de sa carrière d'avocat. Quel âge peut-il avoir ? Soixante-dix ans sonnés ? Il est devenu préteur, puis consul, avec plusieurs années de retard. Jamais il ne m'a pardonné d'avoir entravé son chemin au consulat quand j'y ai moi-même accédé à l'âge de trente-six ans.*

En tout cas, il a jugé que la conduite de Caton lors des élections tribunicienes représentait la plus grande victoire du mos maiorum depuis que Lucius Junius Brutus eut l'honneur de fonder la République. Il est donc allé le voir en sautillant pour lui demander la main de sa fille Porcia. Sa propre épouse, Lutatia, est morte il y a plusieurs années et il n'avait pas songé à se remarier ; mais, la nuit suivant les élections, il avait fait un rêve dans lequel Jupiter Optimus Maximus en personne lui était apparu pour lui dire de s'allier par le mariage à Marcus Caton.

Bien entendu, celui-ci ne pouvait accepter, ayant fait tant de scandale quand j'ai épousé Julia, qui avait dix-sept ans : Porcia n'a même pas atteint cet âge. De surcroît, il tenait à ce que son neveu Brutus devienne son gendre. Et la fortune de ce dernier est sans comparaison avec celle d'Hortensius – qui a donc demandé s'il pouvait épouser l'une des Domitia – ces filles hideuses, couvertes de taches de rousseur, avec une chevelure couleur d'incendie ! Combien la sœur de Caton en a-t-elle données à Ahenobarbus ? Deux ? Trois ? Quatre ? Mais là encore Caton a dit non.

César interrompit sa lecture et prit un air espiègle.

— Je ne sais pas comment finit l'histoire, mais je meurs d'impatience ! lança Hirtius en souriant jusqu'aux oreilles.

— Moi aussi ! dit César en reprenant : *Hortensius est reparti en claudiquant, brisé, soutenu par ses esclaves. Le lendemain, pourtant, il est revenu, avec une brillante idée. Ne pouvant épouser Porcia ni l'une des Domitia, ne pourrait-il devenir l'époux de la femme de Caton ?*

Hirtius en resta bouche bée :

— Marcia ? La fille de Philippus ?

— Oui, et à qui Caton est marié, répondit César d'un ton solennel.

— Ta nièce Atia est bien mariée avec Philippus ?

— Oui. Il était très ami avec son premier mari, Caius Octavius ; une fois la période de deuil achevée, il l'a épousée. Comme elle avait déjà un fils, une fille et une belle-fille, je suppose que Philippus n'a vu aucun inconvénient à se séparer de Marcia : il disait l'avoir donnée à Caton pour avoir un pied dans mon camp et l'autre dans celui des *boni* !

— Continue, s'exclama Hirtius, je n'en peux plus !

— *Et Caton a dit oui ! Il a accepté de divorcer de Marcia et de lui permettre d'épouser Hortensius, à condition, bien entendu, que Philippus en soit d'accord. Ils sont donc allés le voir et il a dit oui ! À condition, bien entendu, que Caton soit d'accord pour se séparer de sa femme ! L'affaire a été conclue en aussi peu de temps qu'il en faut pour dire « millions de sesterces ». Caton a divorcé de Marcia et l'a personnellement offerte à Hortensius lors de la cérémonie de mariage. Tout le monde à Rome se roule par terre ! Il se passe chaque jour des choses à ce point bizarres qu'elles ne peuvent qu'être vraies, mais il faut bien reconnaître que l'affaire Caton-Marcia-Hortensius-Philippus est sans précédent dans les annales scandaleuses ! Tout le monde, moi*

compris, est persuadé qu'Hortensius a versé à Caton et Philippus la moitié de sa fortune, mais ils le nient vigoureusement.

César posa le rouleau sur ses genoux et s'essuya les yeux en secouant la tête.

— Pauvre Marcia ! soupira Faberius.

Les deux autres le regardèrent, surpris.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit César.

— C'était peut-être une mégère, intervint Hirtius.

César fronça les sourcils :

— Non, je ne crois pas. Je l'ai rencontrée voilà bien longtemps, quand elle avait treize ou quatorze ans. Très brune de peau, comme toute la famille, mais très jolie, très douce et très gentille, selon Julia et ma mère. Follement éprise de Caton, qui était follement épris d'elle, selon Philippus. Elle avait été fiancée à un Cornelius Lentulus, qui est décédé. Puis Caton est revenu de Chypre avec deux mille coffres remplis d'or et d'argent, et Philippus, alors consul, l'a invité à dîner. Il a suffi d'un regard échangé entre les deux tourtereaux et tout était dit ! Caton a demandé la main de Marcia, ce qui a provoqué quelques frictions familiales : une telle idée épouvantait Atia, mais Philippus a jugé bon d'être, en quelque sorte, assis sur la barrière, marié à ma nièce et gendre de mon pire ennemi. Il l'a emporté.

— Alors, dit Hirtius, peut-être que Caton et Marcia ne s'entendaient plus.

— Apparemment, non : c'est bien pourquoi Rome tout entière se tient les côtes.

— Mais alors, pourquoi ? demanda Faberius.

César eut un sourire mauvais :

— Si je connais bien mon Caton, et je crois que c'est le cas, c'est qu'il ne supportait pas d'être heureux, que sa passion pour Marcia lui semblait être une faiblesse.

— Pauvre Caton !

— Pff ! lança César, qui reprit sa lecture : *Et c'est tout pour le moment, César. J'ai été navré d'apprendre que Quintus Laberius Durus avait été tué peu après avoir débarqué en Britannie. Quels superbes rapports tu nous envoies !*

César posa la lettre de sextilis sur la table, puis prit celle de septembre. L'ouvrant, il fronça les sourcils : certains mots semblaient brouillés, comme si on avait versé de l'eau dessus avant que l'encre ait le temps de sécher.

L'ambiance changea d'un seul coup, comme si le brillant soleil du dehors venait de disparaître. Hirtius leva les yeux ; Faberius frissonna.

Tête baissée, César contemplait toujours la missive de Pompée, mais il s'était figé.

— Laissez-moi, dit-il d'une voix neutre.

Sans mot dire, ils se levèrent et sortirent.

Oh, César, comment pourrai-je le supporter ? Julia est morte. Ma merveilleuse petite fille, si douce et si belle, est morte. À l'âge de vingt-deux ans. Je lui ai fermé les yeux sur lesquels j'ai placé des pièces de monnaie. J'ai glissé un denier d'or entre ses lèvres pour être sûr qu'elle prendrait place la première dans la barque de Charon.

Elle est morte d'avoir voulu me donner un fils. Rien qui laissât présager ce qui allait se passer, sinon qu'elle a souffert pendant sa grossesse. Sans jamais se plaindre, mais je le voyais bien. Puis elle a mis au monde un garçon, qui a vécu deux jours. Elle a saigné à mort, rien ne pouvait arrêter l'hémorragie. Quelle mort atroce ! Consciente jusqu'au bout ou presque, toujours plus faible, toujours plus blême. Me parlant, parlant à Aurelia, parlant à n'en plus finir. Se souvenant qu'elle n'avait pas fait ceci ou cela, me faisant promettre que je m'en chargerais. Me répétant sans fin combien elle m'aimait, combien

elle m'avait aimé depuis qu'elle était petite, combien je l'avais rendue heureuse, sans jamais lui causer la moindre souffrance. Comment a-t-elle pu dire une chose pareille, César ? C'est moi le responsable de cette chose hideuse qu'elle a mise au monde. Je suis heureux que lui aussi soit mort. Jamais le monde n'aurait accepté un homme qui ait à la fois ton sang et le mien. Il aurait été écrasé comme un cafard.

Elle me hante. Je pleure, je pleure, je pleure encore. Ce qui lui restait de vie s'était réfugié dans ses yeux, si immenses, si bleus. Pleins d'amour. Oh, César, comment pourrai-je le supporter ? Six années à peine. J'aurai cinquante-deux ans dans quelques jours et je n'ai eu d'elle que six petites années. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle meure la première, et si vite. Quelle douleur ! Quelle douleur ! J'aurais voulu que ce soit moi qui parte, mais elle m'a fait jurer solennellement que je ne la suivrais pas. Je suis donc condamné à vivre. Mais comment ? Comment ? Je me souviens d'elle, de son allure, de sa voix, de son odeur, de sa douceur. Elle résonne en moi comme une lyre.

Mais cela ne me fait aucun bien. J'y vois à peine pour écrire et pourtant il me faut tout te dire. Je sais qu'ils t'enverront cette lettre en Britannie. J'ai chargé le neveu d'un de tes oncles Cotta, Marcus – il est préteur cette année – de convoquer le Sénat, à qui j'ai demandé de voter des funérailles d'État à Julia. Mais cette mentula, ce cunnus d'Ahenobarbus ne voulait pas en entendre parler et Caton était derrière lui à hennir. Les femmes n'y ont pas droit ; en accorder à mon épouse serait profaner l'État. Il a fallu qu'on me retienne, j'aurais tué cette verpa à mains nues si j'avais pu l'atteindre. Elles frémissent encore à la pensée de se poser sur sa gorge. On dit que jamais le Sénat ne va contre la volonté du premier consul, mais c'est pourtant ce qu'il a fait. Ils

se sont prononcés presque unanimement en faveur des funérailles d'État.

Elle a eu ce qui se fait de mieux, César. Les gens des pompes funèbres ont travaillé avec amour. Elle était toujours aussi belle, bien que son visage ait pris la couleur de la craie ; alors ils ont teint sa peau et arrangé cette énorme masse de cheveux dans le style qu'elle aimait, avec le peigne incrusté de bijoux que je lui avais offert pour son vingt-deuxième anniversaire. Quand on l'a déposée sur les coussins noir et or de son cercueil, elle avait l'air d'une déesse. Je l'avais fait revêtir d'une robe bleu lavande, sa couleur préférée, celle qu'elle portait la première fois que je l'ai vue et que j'ai pensé avoir affaire à Diane Chasseresse.

Le défilé de ses ancêtres a été le plus imposant qu'on ait jamais vu. Corinna la mime était dans le premier char, avec un masque du visage de Julia, visage que j'ai aussi donné à Vénus, dans le temple au sommet de mon théâtre. Corinna portait également la robe d'or de la déesse. Tous étaient là, du premier consul Julien à Quintus Marcius Rex et à Cinna. Quarante chars consacrés aux ancêtres, avec des chevaux d'un noir de jais.

J'étais là aussi, bien que je ne sois pas censé franchir le pomerium pour entrer en ville. J'ai informé les licteurs des trente Curies que ce jour-là je jouissais de l'imperium particulier que me confèrent mes devoirs relatifs à l'approvisionnement en blé, ce qui me permettait donc de franchir la frontière sacrée avant d'accepter mes provinces. Je crois qu'Ahenobarbus a eu peur : il ne m'a pas opposé le moindre obstacle.

Et de quoi avait-il peur ? De la foule rassemblée au Forum. César, je n'ai jamais rien vu de tel pour des funérailles, même celles de Sylla. Ils étaient venus pour le contempler ; ils sont venus pour pleurer ma Julia. Par milliers. Des gens très ordinaires. Aurelia

dit que c'est parce que Julia a grandi dans la Subura. Ils l'adoraient déjà, ils l'adorent toujours. Et beaucoup de Juifs, je n'aurais jamais cru que Rome en comptait tant. De longs cheveux bouclés, de longues barbes bouclées. Certes, tu t'es montré bon avec eux quand tu étais consul, tu as grandi en leur compagnie. Mais Aurelia dit qu'ils sont venus pleurer Julia par affection pour elle.

J'ai demandé à Servius Sulpicius Rufus de prononcer l'éloge funèbre du haut des rostrs. Je ne savais trop qui tu aurais choisi, mais je voulais un grand orateur. Je n'ai pourtant pu me résoudre à solliciter Cicéron. Oh, il aurait accepté ! Peut-être pas pour toi, mais pour moi. Mais je pensais qu'il n'y mettrait pas le cœur nécessaire. Il ne peut résister à la tentation de faire l'acteur. Tandis que Servius Sulpicius est un homme sincère, un patricien, et meilleur orateur que Marcus Tullius, dès lors qu'il n'est pas question de politique.

Ce qui d'ailleurs n'a eu aucune importance, car il n'a pas pu parler. Tout s'est exactement passé comme prévu de notre demeure jusqu'au Forum. Les chars des ancêtres ont été accueillis avec une crainte respectueuse ; on n'entendait que des milliers de gens pleurer. Puis, quand la bière de Julia, dépassant la Regia, est entrée dans le Forum, tout le monde s'est mis à hurler. J'ai entendu les barbares ululer sur les champs de bataille, mais c'était moins effrayant que ces cris à vous glacer le sang. La foule s'est ruée vers le cercueil, rien n'a pu la retenir. Ahenobarbus et plusieurs tribuns de la plèbe ont bien essayé, mais ils ont été balayés comme des feuilles dans un torrent. La foule a ensuite emmené la bière en plein milieu du Forum et s'est mise à entasser autour toutes sortes de choses pour faire un bûcher funéraire – tout, des morceaux de bois, du papier, jusqu'à

Table

<i>Rappel des événements antérieurs</i>	17
Britannie : novembre 54 avant J.-C.	23
Gaule chevelue : décembre 54 avant J.-C. – novembre 53 avant J.-C.	67
Rome : janvier-avril 52 avant J.-C.	191
Gaule italique, Province romaine et Gaule chevelue : janvier-décembre 52 avant J.-C.	299
<i>Notes de l'autrice</i>	471
<i>Glossaire</i>	477
<i>Nom des villes et des cours d'eau</i>	509



14158

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 21 juillet 2024

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290403396
OTP L21EPLN003690-624302

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion